

Des glaçons comme du verre

roman

Isabelle Picard

Des glaçons comme du verre

roman

Flammarion >
Québec

COUVERTURE

Illustration : Eruoma Awashish

Conception graphique : Mélodie Landry

INTÉRIEUR

Mise en pages : Michel Fleury

Révision : Élyse-Andrée Héroux

Correction : Céline Vangheluwe

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2024

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-188-4

ISBN (PDF) : 978-2-89811-189-1

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-190-7

Dépôt légal : 2^e trimestre 2024

Imprimé au Québec

flammarionquebec.com

Il n'y a pas plus grande agonie
que de porter en soi une histoire non racontée.

MAYA ANGELOU

*À ma famille, comme elle est.
Et comme je l'aime.*

Mot de l'autrice

J'ai eu l'idée d'écrire ce roman en allant me recueillir sur les tombes de mes grands-parents Picard il y a quelques années. La dernière fois que j'y étais allée, quelque vingt ans plus tôt, la pierre tombale de ma grand-mère était cassée, et l'épithaphe sur celle de mon grand-père, presque effacée. À cette dernière visite, j'ai été heureuse de voir que quelqu'un s'était occupé de leur refaire une stèle pour qu'on puisse se souvenir d'eux, de leur histoire.

Je n'ai jamais connu mes grands-parents, morts avant ma naissance. En fait, mon père avait neuf ans quand sa mère, ma grand-mère, est décédée. La famille de mon père a été prise dans cette période qu'on appelle maintenant la raffe des années soixante (mieux connue sous le nom de *Sixties Scoop* en anglais), qui a commencé après 1951 et a eu cours jusqu'à la fin des années soixante, voire le début des années soixante-dix. Cette raffe a marqué de nombreuses familles autochtones au pays. À cette sombre période, et même depuis l'année de l'adoption de la Loi sur les Indiens en 1986, l'agent des Affaires indiennes et les différentes politiques fédérales assimilationnistes à l'endroit des Autochtones façonnaient la vie de ces derniers, non seulement pour les générations existantes, mais aussi pour les générations à venir.

La raffe des années soixante et ses politiques associées donnaient le feu vert au gouvernement pour enlever des enfants autochtones à leurs parents. Ces enfants étaient

ensuite placés dans des familles d'accueil ou adoptés contre le gré des parents, souvent à leur insu. D'autres enfants se sont retrouvés dans des orphelinats, même si leurs parents, ou au moins l'un des deux, étaient encore vivants. D'autres encore ont été envoyés dans des écoles de redressement sans justification aucune, ou même dans des pensionnats (pas toujours des pensionnats pour Autochtones, les pensionnats franco-phones pour Autochtones au Québec ayant essentiellement été créés après l'époque dont il est question ici).

L'histoire de ma famille Picard a toujours été floue, nébuleuse. Les petits-enfants d'Henri et Belle, dont je fais partie, ont appris, je crois, à ne pas trop poser de questions. Parce que les réponses étaient souvent difficiles, dans leur forme comme dans leur fond. C'est du moins comme ça que je me suis sentie pendant longtemps, héritière d'une histoire trop difficile à raconter. Puis un jour, j'ai eu besoin de savoir. Comme un grand besoin, alors que je me trouvais loin en forêt sur le territoire que mon grand-père avait arpenté tellement de fois en tant que guide soixante-dix ans auparavant.

J'ai donc effectué les recherches qui s'imposaient, aux archives publiques, à celles de ma communauté, auprès de certains de mes oncles et tantes, de mes parents. Je ne sais pas tout encore. Il y a des parties qui ne m'appartiennent pas. Certains m'ont décrit mon grand-père comme un être plutôt complexe et parfois difficile, d'autres comme un artiste pas totalement détaché des siens, qui faisait comme il pouvait avec la situation et avec son époque. Par ailleurs, avec les vérités qui se sont révélées dans les dernières années en lien avec les nombreuses tentatives d'assimilation des Autochtones au Canada et des multiples politiques s'y rattachant, on comprend mieux maintenant le réel pouvoir,

ou plutôt le manque de pouvoir, que les pères et les mères autochtones avaient sur leur propre famille. En créant le Henri que vous découvrirez dans ce roman, j'ai choisi d'imaginer un personnage ni tout bon, ni tout méchant, un Henri qui vivait avec les complexités de la période qu'il a traversée comme Indien. Je ne veux en aucun cas altérer les mémoires de mon père, de mes oncles ou de mes tantes, ni non plus celle de mon grand-père. Le personnage d'Henri demeure fictif, il ne faut pas l'oublier.

Dans mon cheminement, je me suis également rendu compte que les déchirements, peu importe notre origine, laissent des cicatrices profondes et un fardeau à porter de génération en génération. Ce n'est pas à moi de forcer la guérison, ni de révéler ou d'interpréter les événements, encore moins de les juger. Pour cette raison, l'histoire que vous allez lire représente une version modifiée des faits réels qui l'ont inspirée. Ma famille, ainsi que les gens qui ont habité le Village-Huron à l'ère du roman, ou qui l'habitent aujourd'hui, y verront plusieurs vérités.

Ce roman est inspiré par l'histoire de ma famille, mais aussi par celles d'autres familles autochtones qui sont parvenues jusqu'à moi au fil des années, par le biais de mon métier d'ethnologue ou par les amis que je me suis faits dans la grande communauté autochtone. J'espère qu'il leur rendra justice.

En terminant d'écrire le manuscrit ce matin, j'ai senti un soulagement. Une paix. Je ne saurai probablement jamais tout. Mais comprendre que, dans la vie, les hommes et les femmes font souvent de leur mieux avec ce qu'ils ont, ce qu'ils sont, et l'avoir écrit, en quelque sorte, cela me reconforte.

Bonne lecture à tous.

Préambule

C'est l'histoire d'une femme qui portait son monde sur son dos. Pas le monde, son monde. Sa lourdeur se voyait déjà à sa posture, malgré son relatif jeune âge. La bosse qui se trouvait à la jonction du dos et du cou en témoignait. Une bosse de canot, auraient dit les ancêtres. Mais elle n'avait transporté que trois canots durant sa vie. Ce n'étaient certainement pas ces portages qui l'avaient façonnée ainsi.

Elle avait compris, il y avait longtemps déjà, que le fardeau de sa peau, de son sang, même mêlé, lui pesait.

Elle se demandait où elle serait dans vingt ans. Si la vie voulait encore d'elle.

Elle se questionnait.

Elle se disait que la vie lui avait peut-être offert un cadeau, après tout. Celui de savoir qu'elle vivrait moins longtemps que les autres. Celui de prendre conscience quelque part en elle, à l'aube de ses quarante bougies, que la vérité, c'était maintenant. Mais la vérité est souvent difficile à accepter.

Elle se demandait ce qui la rendait vraiment heureuse, là, dans la nuit, quand elle ne dormait pas. Le clair de lune perçait les rideaux translucides du vieux chalet en bois rond où elle aimait se réfugier. Elle entendait les huards et se demandait si eux étaient heureux. Ils étaient trois, depuis peu, sur le lac. Cette nuit, ils se faisaient particulièrement bruyants. Elle s'imagina que les parents ne trouvaient plus

leur progéniture dans l'obscurité. Cette idée fit monter l'angoisse en elle. L'angoisse de la nuit qu'elle connaissait trop bien désormais.

Elle avait toujours trouvé que le cri du huard rappelait celui du loup. L'un de ses cris, du moins. Son amoureux du moment avait gentiment ri d'elle quand elle le lui avait dit. Il la trouvait un peu sottre de si peu connaître le territoire, elle qui avait pourtant les yeux si noirs.

Son esprit l'amena alors dans une histoire. Ou plutôt, dans un début d'histoire. Elle aimait s'inventer des débuts d'histoire, des premiers chapitres, qu'elle ne finissait pas. Une histoire de huards, de loups et de femme recluse en forêt. Elle se trouvait chanceuse d'avoir toutes ces histoires en tête. Des histoires qui la gardaient, en quelque sorte, vivante.

Mais cette nuit, c'était comme si elle se retrouvait au-dessus d'elle-même et qu'elle avait enfin un portrait clair de ce qu'était son chemin.

Elle voulait connaître la vérité, sa vérité. Et l'écrire.

Elle était écrivaine. Elle l'avait toujours su, quelque part en dedans d'elle... Mais qui était-elle pour écrire? Qu'avait-elle à dire?

En attendant, elle observait. Longtemps.

La quarantaine avait ça de bon : elle n'avait plus peur. Elle se fichait bien de ce qu'on penserait d'elle.

Alors, et juste à ce moment, elle se dit que c'était bien ce qu'elle était, une écrivaine.

Et elle écrivait. Comme petite-fille de Belle et Henri.

PREMIÈRE PARTIE
Le poids des souvenirs

CHAPITRE UN

Juin 2000

L'agent Coldeau, si c'était son vrai nom, avait choisi une table dans l'avant-dernière rangée de la rôtisserie où il avait donné rendez-vous au Grand Chef P.-O. Greyfox de la communauté de Kanenna'kè:ne. Mock, sa femme, accompagnait celui-ci. En arrivant, elle se dit que cet emplacement n'avait sans doute pas été choisi au hasard. Coldeau devait l'avoir sélectionné comme on le fait pour un siège au cinéma : la rangée du fond envoyant le message des mauvais garçons qui planifient un coup ou qui ont quelque chose à cacher. Elle pensa aussi au solitaire ou à l'écrivain, qui cherche un équilibre entre le bruit et le silence dans son élan créatif, question de se sentir à la fois isolé et vivant. « C'est dans le chaos que j'écris mes plus beaux poèmes », lui avait dit un jour son ancien prof de poésie, qu'elle avait servi au café du Vieux-Montréal où elle travaillait pendant ses études universitaires.

Mais l'agent Coldeau n'avait pas de carnet à la main, et encore moins d'ordinateur. Il n'avait pas la bouille d'un écrivain non plus, cet air mi-sérieux mi-triste, mélancolique, propre à l'espèce.

Il était quatorze heures trente. L'achalandage du dîner était terminé et ils étaient pratiquement seuls, hormis une couple de représentants qui étiraient le lunch à la table tout à droite.

L'avant-dernière rangée, c'est toujours mieux pour passer inaperçu, conclut Mock qui avait un peu l'impression d'aller à la rencontre d'un agent secret. Elle le trouva pourtant bien ordinaire.

L'agent Coldeau ne se leva pas à l'arrivée de P.-O. et de sa femme. Il leur sourit cependant en leur tendant la main. Sur la table, il n'y avait qu'une carafe d'eau et une tasse de café. Mock se dit que la rencontre serait courte, ce qui était dommage parce qu'elle mourait de faim. Le petit être qui poussait en elle serait un athlète. Elle le savait juste à sa façon de bouger sans cesse, et à son envie à elle de tout dévorer, tout le temps.

P.-O. s'était fait attribuer un nom en français à sa naissance, Pierre-Olivier, un clin d'œil au grand-oncle qui avait pris soin de son père pendant plusieurs années à la mort de ses parents à lui. Depuis son plus jeune âge, tout le monde l'appelait P.-O. (prononcé à l'anglaise). Le mari de Mock était un petit homme à la fin de la trentaine, aux cheveux de jais, hirsutes. Il était chef de son village depuis six mois, deux semaines et trois jours. Il comptait les jours. Mock pensait que c'était parce que ça l'aidait à voir ce qui était fait et ce qu'il restait à faire. À cocher des éléments sur la longue liste de ce qu'il souhaitait accomplir pour les siens pendant son mandat. « Je n'aurai pas deux chances », répétait-il souvent à sa femme, un peu comme un présage.

Mock, de dix ans sa cadette, ne comprenait que peu de choses à la politique, « l'autre politique », comme elle l'appelait. Elle suivait bien sûr tout ce qui se passait dans le monde, au pays comme dans sa province, mais elle ne saisissait pas tout à fait la finesse, la nécessité des joutes politiques, des stratégies, des intrigues et des batailles que les politiciens se livraient entre eux. Elle y voyait une perte de

temps. Elle disait souvent que les choses seraient bien plus faciles s'il n'y avait pas toutes ces tactiques qui visaient soit à prendre, soit à garder tout ce pouvoir. Pour elle, gouverner, c'était faire ce qu'il faut pour que les gens soient bien, que la terre soit saine, pour l'avenir de tous.

Mock était très cynique à l'égard des politiciens, surtout ceux qui regardaient les autres avec arrogance alors qu'ils venaient à peine d'être élus, et ceux qui s'étaient installés si confortablement dans leur rôle qu'ils ne voyaient plus au-delà de leurs pieds posés sur un pouf, en cuir italien bien sûr. Et puis, toutes ces règles et cette rigidité, ça empêchait de bien penser, se disait-elle. Mock n'aurait jamais été une bonne politicienne, elle le savait. Elle aimait que P.-O. fasse les choses autrement, même si cela s'avérait plus difficile pour lui. La voie facile, ce n'était ni pour lui ni pour les siens de toute façon, et c'était ainsi depuis très longtemps.

P.-O. portait en lui tous ses ancêtres. C'est comme s'ils étaient toujours là, avec lui, lui transmettant à la fois une force et un fardeau qu'il avait reconnu comme une mission. C'était d'ailleurs ce qui le distinguait des autres et lui valait parfois incompréhension et convoitise. Surtout chez les Blancs, mais pas uniquement. Tout semblait différent chez lui : son rythme lent, son réel intérêt pour les gens, son indéniable attachement à sa communauté, à la terre-mère, sa vision des choses que certains qualifiaient d'utopique. Cette vision libre, moteur de tout ce qu'il accomplissait, illuminait ses yeux foncés sans jamais s'affaiblir.

Mock aussi détonnait, à sa manière. Leur singularité était parfois incomprise, mais elle ne se formalisait plus du regard qu'on posait sur eux. Elle avait confiance en son mari. Elle y avait beaucoup pensé et y voyait une forme de jalousie inconsciente pour leur capacité de rêver, cet état

de liberté que tous deux dégageaient, la liberté d'un autre temps, que les humains, maintenant trop organisés, avaient oubliée. Mock y puisait une force, toute sa force peut-être. La force de ne pas courber l'échine malgré les critiques et les attaques. De toute façon, son peuple serait jugé, peu importe comment l'histoire s'écrirait. Il en était ainsi depuis près de cinq cents ans.

L'agent Coldeau offrit un verre d'eau à Mock avant d'interpeller le serveur. P.-O. demanda un café, dans un français un peu cassé qui le rendait charmant aux yeux de son épouse.

Coldeau était dans la mi-cinquantaine, un peu plus âgé peut-être. Ses traits étaient durs comme s'ils s'étaient figés avec le temps, mais de ses yeux émanait une sorte de naïveté qu'on ne voit pas chez les espions, ceux des films hollywoodiens du moins, pensa Mock. «La nature de son travail, peut-être», se dit-elle. Néanmoins, sa voix était douce et rassurante. Il parlait avec le ton de ceux qui savent encore prendre le temps, ce qui plut à la jeune femme.

L'agent remercia d'abord le Grand Chef d'avoir accepté de le rencontrer, puis se présenta un peu mieux. Il dit qu'il se nommait Bryan et invita Mock et P.-O. à l'appeler par son prénom. Bryan travaillait dans la police depuis trente-deux ans, dont vingt-trois ans pour le Service canadien du renseignement de sécurité.

— Je voulais vous voir juste pour créer un contact, dans un premier temps. On sait que les choses ne sont pas toujours faciles pour vous dans le contexte actuel de dissension au sein du conseil. On sait aussi que vous voulez faire de bonnes choses pour votre communauté, dit-il.

Puis, il marqua une longue pause. P.-O. attendit la suite en mettant le lait et les deux sucres dans sa tasse, puis en

brassant son café. Il n'ajouta rien pour l'instant, comme il le faisait souvent, un peu à la manière des aînés – après tout, aucune question n'avait été formulée jusque-là.

— Vous avez toujours vécu dans la communauté? fit Coldeau, revenant à la charge.

— Oui, répondit le jeune chef. *Born and raised*, à part quand j'ai fait mes études et une couple d'années à Montréal pour le travail. Mais c'est tout. Kanenna'kè:ne, c'est chez moi.

— Ça a dû changer avec le temps, non? Je me souviens quand j'étais petit et qu'on allait camper pas trop loin. Il me semble que c'était plus pauvre.

— Ouais, un peu. J'ai grandi dans une maison de dix-sept personnes. Il n'y avait que quatre chambres et une toilette. Mais on n'était pas pauvres. Pas pauvres comme vous pensez, en tout cas.

Bryan se contenta de sourire, ne sachant quoi répondre.

— C'est votre premier enfant? Vous accoucherez bientôt, à ce que je vois..., continua-t-il en se tournant légèrement vers Mock.

— Vous avez bien fait vos devoirs, monsieur... l'agent? l'inspecteur? hésita-elle, alors que le mot qui lui venait réellement en tête, c'était « espion ».

Bryan se tourna vers P.-O. pour préciser son titre – « agent » –, même si c'était Mock qui avait posé la question. Coldeau évoqua ensuite quelques anecdotes sans grand intérêt sur son passé dans la police, surtout en lien avec les Autochtones d'autres communautés. La discussion se poursuivit ainsi plusieurs minutes, si bien que Mock se demanda si elle n'aurait pas dû commander les filets de poulet qui lui faisaient tant envie... Elle parcourait le menu quand son attention revint à la conversation, attisée par le

sujet qui, après ces quelques détours pour tenter de briser le malaise, redevenait pertinent.

— Six contre un au conseil de bande, ça doit vous donner du fil à retordre? demandait l'agent en baissant les yeux vers la table.

— C'est sûr que c'est pas tout le temps facile, mais la population est de mon côté, répondit P.-O.

— Oui, justement, ça brasse encore beaucoup? s'enquit l'agent en relevant la tête.

— Que voulez-vous dire? rétorqua P.-O., qui aimait laisser les questions ouvertes dans ce genre d'entretien plus politique.

— Vous semblez avoir calmé les choses après que l'ancien conseil a adopté la motion permettant l'utilisation du territoire non occupé à des fins, disons... «économiques». Les gens vous font confiance, c'est évident. Mais pensez-vous que ça va rester comme ça? Nous, dans le fond, on veut vous aider à garder la paix. Pour votre communauté, je veux dire...

— M'aider comment? Vous n'avez aucune juridiction chez nous à ce que je sache, précisa P.-O., qui visiblement avait déjà joué à ce petit jeu du «qui veut quoi».

P.-O. ajouta un sucre à son café et remua vigoureusement. Puis il ajouta:

— Je n'ai rien contre le développement économique. Mais faire ça au détriment de la terre, c'est non. On sait d'ailleurs tous les deux que leurs projets n'ont rien «d'économique». Ils vont enrichir qui? Deux ou trois membres de la communauté pour laisser les autres avec le peu de terres que l'on a dans un état pitoyable, sans compter les eaux qui s'écouleront dans le lac. Y a rien de bon là-dedans. C'est non. Ça n'aurait jamais passé en référendum, affirma

le Grand Chef avant de prendre une gorgée de son breuvage.

Puis il demanda de nouveau à Bryan comment il voulait l'aider.

— Euh... comme vous en aurez besoin, en fait. On pourrait en discuter davantage dans un autre contexte, répondit l'agent de façon presque formelle.

— Je ne pense pas que les gens chez nous seraient bien contents d'apprendre que je traficote avec un agent du SCRS. Je suis juste venu parce que j'étais curieux de savoir ce que vous me vouliez. Je suis toujours prêt à écouter, c'est pour ça qu'on m'a élu! ajouta P.-O. avec son rire singulier qui s'étirait toujours un peu trop quand il était mal à l'aise.

— Nous aussi, on est là pour écouter. On s'en va à la même place, je pense. Vous connaissez tellement bien vos gens, votre communauté. On pourrait certainement s'entraider, affirma Bryan en regardant P.-O. dans les yeux, puis Mock, moins longuement.

— Si vous me demandez de vous aider, ce ne sera pas gratuit..., lança P.-O., alors que son épouse se retenait de laisser transparaître quelque émotion que ce soit.

Bryan Coldeau marqua un silence.

Mock sentit que sa présence dérangeait un peu l'agent. Elle prétextait une envie pressante, laissant son sac ouvert sur sa chaise avant de s'excuser et de se diriger tant bien que mal vers les toilettes pour dames. Elle eut à peine le temps de se rendre dans la petite cabine. Qui plus est, si son garçon continuait à grandir ainsi, elle devrait bientôt se résigner à utiliser les toilettes pour personnes handicapées. Elle sourit en passant la main sur son ventre.

À son retour, P.-O. avait pris la parole. Mock garda les yeux au sol mais ouvrit grand les oreilles: «... mille dollars

par semaine.» C'était ce qu'il disait. Mille dollars pour le pouls de ce qui se passait dans sa communauté.

Bryan Coldeau avait soudain changé de visage. Ses yeux étaient pleins de lumière. Comme un jeune garçon devant un gros gâteau, se dit Mock. Elle regarda son mari. Elle ne dit rien, se contentant de flatter sa bedaine pour calmer son fils qui, une fois de plus, jouait au football dans son ventre.

— Je vais en parler à mes patrons, mais je pense que c'est très faisable. Je vous reviendrai dans quelques jours pour la suite. J'ai un autre rendez-vous, je dois vous quitter, lança ensuite l'agent Coldeau.

Sans plus s'attarder, il s'excusa et partit, non sans souhaiter la meilleure des chances à Mock pour l'accouchement et offrir ses plus sincères félicitations aux nouveaux parents. Ceux-ci se regardèrent en écarquillant leurs yeux dès que l'agent passa la porte.

— A thousand bucks? Really? s'exclama Mock.

P.-O. se contenta de poser son index sur sa bouche. Elle comprit qu'il valait peut-être mieux attendre pour en parler.

De toute façon, ce que Mock voulait, là, tout de suite, c'était manger. Elle commanda finalement tout un club sandwich avec des frites, les filets ne lui semblant plus suffisants. P.-O., lui, se contenta de bâtonnets de fromage. Les amoureux mangèrent en parlant du bébé à naître, de la piscine qu'il faudrait réparer avant la fin de l'été et du grand bien que ça ferait à Mock d'y faire flotter sa bedaine un peu. Ils ne dirent pas un seul mot sur la rencontre qui venait d'avoir lieu.

Mock était heureuse d'avoir un moment avec son mari. Elle se sentait seule parfois. P.-O. était souvent parti. Seule, mais jamais tout à fait, avec son ventre lui rappelant sans cesse son amour...

En route vers chez eux, dans le CRV de Mock, les deux amoureux, n'en pouvant plus de se retenir, explosèrent et l'atmosphère tourna rapidement à la raillerie.

— T'es allé jusqu'à lui demander mille dollars par semaine? s'étonna Mock, la bouche grande ouverte.

— Oui madame! J'aurais pu demander plus, je pense, mais je voulais que ça fasse naturel. Un Indien qui demande trop, il me semble que c'est pas crédible, répondit P.-O. en souriant.

— T'es gonflé, toi!

— Gonflé? répéta son mari, sans trop comprendre.

— Ça veut dire « courageux », mettons. T'as pas peur...

— Ben là, s'ils pensent que je vais accepter ça! Je voulais juste voir jusqu'où ils sont prêts à aller, expliqua P.-O. en accélérant à l'entrée de l'autoroute.

— Quoique... mille dollars par semaine de plus, je le prendrais bien, moi! ajouta Mock en riant. On pourrait réparer la piscine avec ça!

— Toi? Tu ne toucherais même pas à cet argent-là avec une *pôle* de dix pieds. Je te connais..., dit P.-O. en posant sa main sur la cuisse de sa femme, qui se contenta de sourire avant de tourner sa tête pour regarder dehors.

— Oh! fit-elle après un moment. J'allais oublier! J'ai tout enregistré comme prévu. Il n'a rien vu, hein? C'est dans mon sac, là, mais je ne suis pas capable de l'atteindre, exagéra un peu Mock en essayant de se pencher vers le sol, ses deux bras tendus devant elle.

— J'ai eu de la difficulté à garder mon sérieux quand tu as placé ton sac ouvert juste en face de lui avant de partir aux toilettes. Une vraie petite espionne!

— Exagère pas, mais c'est vrai que c'était... ben... disons *thrillant*. Tu penses qu'il nous a enregistrés lui aussi?

— Coldeau? Oui, mais ils n'oseront jamais mettre ça nulle part. Le gouvernement fédéral qui traficote avec des Warriors... Penses-tu?

— C'est vraiment n'importe quoi! Des Warriors! Comme si... Ils sont tellement pris dans leurs petites croyances de bons et de méchants Indiens. Un Warrior! Ils savent même pas c'est quoi...

— T'as bien raison, *darling*.

— J'ai envie de pipi..., fit-elle soudain, mais c'était loin d'être une requête inhabituelle. Je te le dis, il va mesurer six pieds sept. Il va être quart-arrière, ce bébé-là.

P.-O. sourit.

— Greyfox, ça sera beau derrière un chandail des 49ers...

CHAPITRE DEUX

Octobre 1956

La journée était grise. Belle cherchait la lumière par les quelques fenêtres de la maison de la rue du Chemin-de-Fer, mais elle ne la trouvait nulle part. D'habitude, à cette heure-ci, la lumière entrait par le nord, transperçant la toute petite vitre que Belle avait fait ajouter à la porte qui menait à la cour. Depuis trois jours, la mère de famille ne pouvait compter que sur une ampoule pour égayer tout le rez-de-chaussée, celle qui pendait au bout d'un fil rouge en plein milieu du salon, la seule pour toute la maison.

Henri Picard, son mari, n'aimait pas qu'on l'allume en plein jour. C'est pourquoi il y avait presque toujours, d'octobre à avril, une lampe à l'huile qui brûlait. Mais Henri n'était pas là. Aussi, Belle se permit-elle un peu plus de lumière que d'habitude.

C'est dans ce logis à deux étages de bois blanchi qu'habitaient Belle, son mari et leurs neuf enfants, bientôt dix. Une maison canadienne verte et blanche qui ressemblait aux fermettes qu'on trouvait le long des rangs dans les campagnes. Sauf que le terrain des Picard était minuscule. Il avait déjà été plus grand, du temps où le grand-père d'Henri habitait là, mais l'arrivée du chemin de fer en plein milieu du village avait tout changé. Depuis, les cochons étaient partis, les poules aussi. Henri était enfant quand tout cela était arrivé, mais il s'en souvenait encore.

Il avait toujours dit à Belle que la langue, celle de ses ancêtres hurons qu'il n'avait plus entendue depuis, avait été chassée par le train. Aussi entretenait-il une relation plutôt ambiguë avec la modernité.

Ce dixième bébé pesait plus qu'à l'habitude sur le corps de Belle. Trois ans s'étaient écoulés depuis sa dernière grossesse. Elle se disait qu'elle n'avait sans doute plus l'énergie qu'il fallait. Aujourd'hui, jour de son quarante-cinquième anniversaire, elle se sentait vieille. Son corps était lent, ses jambes étaient raides, son bassin grinçait quand elle se penchait. Elle cachait ses quelques cheveux gris à la manière de sa mère et de sa grand-mère à son âge, enfouissant la mèche gris-blanc qu'elle avait sur le devant de la tête dans le nid de cheveux bruns qu'elle créait à l'aide d'une barrette, pour que rien n'y paraisse.

En touchant son ventre, elle pensa qu'aujourd'hui serait un beau jour pour avoir un enfant, même si elle savait bien que ce n'était pas le temps. Pas encore. Son bébé naîtrait en hiver. L'hiver était toujours paisible au Village-Huron, comme si tout ralentissait, s'alanguissait : les arbres, le rythme des pas des passants dans la neige, le ciel qui prenait une teinte de gris bleuté. Même les couchers de soleil semblaient différents, plus lents, pour le plus grand bonheur de Belle qui n'en manquait pas un lorsque le ciel était dégagé. Elle songea que l'enfant qu'elle portait serait sans doute calme comme la neige, qui tombe doucement sans faire de bruit.

Elle s'affairait à préparer le dîner quand elle sentit un coup dans son ventre. Elle connaissait bien cette sensation. Elle sourit. Ce bébé était particulièrement tranquille et petit, à cinq mois de grossesse. Alors ces coups de pied la rassuraient.

Récemment, Belle était allée voir le médecin à deux reprises, en cachette de son mari, pensant qu'il y avait un problème. « Ce bébé est juste plus discret, lui avait dit le docteur Mongeau. Ça arrive. On dirait qu'ils sentent que la mère est plus... fatiguée. Soyez pas inquiète, son cœur bat bien et fort. » Belle avait compris qu'en disant le mot « fatiguée », le médecin avait voulu dire « vieille », et elle sourit en soupirant, comme elle le faisait souvent en pensant aux années qui passent trop vite.

Elle déposa la pinte de lait sur la table d'une main alors qu'elle faisait manger la petite Claire dans sa chaise haute de l'autre, tout en chantant *Isabeau*, un air des Vieux Pays que sa mère chantait aussi, quand elle entendit ses enfants arriver sur la galerie. Les pas d'Étienne, l'aîné de ses fils avec ses onze ans bien sonnés, résonnèrent en premier comme toujours. Puis elle perçut ceux de son troisième garçon, Pascal. Puis ceux de Liliane, la plus vieille de la fratrie, qui montait avec Jules, dont elle prenait soin à la demande de sa mère. Puis ce furent les jumeaux, Thomas et Thérèse, et enfin tous les autres, moins pressés.

— Continue, maman! lui dit Jules qui adorait l'entendre, en entrant dans la maison encore agrippé à sa sœur.

— C'est beau quand tu chantes ça avec papa, lança Liliane.

Belle sourit :

— Ah, parce que ce n'est pas beau quand je chante seule? rétorqua-t-elle en décochant un clin d'œil à son aînée.

L'automne, cette année-là, était très pluvieux, et Belle avait dû demander à Liliane de nettoyer le plancher au moins une fois par jour, et davantage encore quand les enfants n'étaient pas à l'école, puisque la boue s'étendait

alors presque aussi bien en dedans que dehors. La mère de famille avait beau demander à tous de se déchausser avant d'entrer, ils étaient souvent plus rapides qu'elle. Ce midi cependant, elle les prit de court et exigea que chacun d'eux enlève ses bottes et ses bottines dans l'embrasure de la porte, ce qui en fit grommeler plusieurs. Belle voulut aider Louise et Jules, les plus petits, mais elle arrivait difficilement à se pencher maintenant. C'est Thérèse, la jumelle, qui s'en chargea.

Belle bougeait au ralenti. « Lente et vieille », pensa-t-elle une fois de plus.

Au moins, une chose la consolait : son mari, Henri, reviendrait du bois ce soir-là par le train de dix-huit heures. Il serait avec elle pour plusieurs mois cette fois, puisque les saisons de pêche, puis de chasse, étaient terminées au Club Triton où il travaillait. Cette idée la réjouissait. D'abord parce qu'elle était heureuse à l'idée d'avoir son époux près d'elle, mais aussi parce que tout le monde se tenait un peu plus tranquille quand Henri était présent. Et, pour dire la vérité, elle ne se sentait pas le courage de porter cet enfant seule. Pas cette fois. Elle ne le dirait pas, pas comme ça du moins, mais Belle avait besoin d'Henri.

Vers quatorze heures, le pas soutenu du curé Gagné se fit entendre sur la petite galerie. Les enfants étaient alors repartis pour l'école et la petite Claire faisait sa sieste, comme tous les après-midi. Le curé du village savait que le début de l'après-midi était le meilleur moment pour rencontrer ses paroissiennes. Le repas du dîner avait été servi, la vaisselle, faite, et les plus jeunes enfants dormaient. Il cogna trois coups discrets et entra, fidèle aux habitudes du village.

L'homme corpulent trouva Belle affalée sur le petit divan, une main sur son ventre. Elle lui sourit et se redressa aussitôt.

— Bonjour, Belle, souffla le curé en s'efforçant tant bien que mal de ne pas faire de bruit. Vous êtes souffrante ?

— Bonjour. Non, non, je vous rassure. Je me reposais une petite minute. Ce bébé se fait particulièrement sentir aujourd'hui, dit-elle en s'assurant que sa mèche blanche était dissimulée dans ses cheveux.

— Bien. Les enfants sont une bénédiction. Je tenais à venir vous voir pour votre anniversaire. Et à prier avec vous, lança le curé qui ne manquait pas une occasion de rendre visite à Belle, une de ses plus ferventes paroissiennes.

— C'est gentil d'être venu.

— Avec tout ce que vous faites pour l'église, c'est la moindre des choses. Et puis ça me fait prendre une marche, répondit l'homme en appuyant une main sur sa bedaine trop ronde.

Belle se leva et prit le chapelet qu'elle laissait toujours bien en vue, suspendu à l'unique cadre de la maison, une image qui représentait la Vierge Marie. C'était un cadeau qu'avait donné sœur Marie-Laurence, la religieuse enseignante, à son mari quelques années plus tôt, après une rencontre où il avait été question de l'agitation de leurs garçons : le plus vieux, Étienne, avait échappé aux coups de règle sur les doigts en enlevant ses mains juste avant l'impact. La religieuse avait ajouté, en lui remettant l'image : « Vous savez, la Vierge Marie voit tout. » Henri s'était demandé à l'époque si elle n'essayait pas de lui passer un message.

Il avait piqué une sainte colère une fois arrivé à la maison, ce qui avait surpris Belle ; elle s'était dit que si jamais une autre rencontre était requise, ce serait elle qui irait à la

petite école du village. Elle avait tout de même demandé à Henri d'accrocher l'image au mur du salon. Après avoir grommelé un peu, ce dernier s'était exécuté. Belle, qui trouvait que les prières résonnaient bien plus que les coups, avait ordonné à son turbulent fils de réciter un rosaire complet à genoux, en fixant la Sainte Vierge. Ça lui avait évité non seulement la ceinture mais aussi le bâton, plus solide qu'une règle, qu'Henri avait utilisé une seule fois, une fois de trop.

— Henri revient ce soir, c'est bien ça? Alors on vous verra donc tous à l'église ce dimanche? demanda le curé Gagné, avant de s'asseoir sur le divan sans attendre l'invitation de son hôtesse.

— C'est certain. Et mon mari y sera avec nous pendant tout l'hiver, répondit Belle en repassant les plis de sa robe avec sa main.

— Tout va bien ici? Vous ne manquez de rien? Vous savez que vous pouvez venir me voir en tout temps? Il me semble que ça fait quelques semaines que vous ne vous êtes pas confessée... Et les plus vieux non plus, d'ailleurs.

— Je sais. J'ai eu beaucoup à faire avec les enfants, la grossesse, et Henri qui n'est pas là. Mais on va y aller à toutes les semaines maintenant. Comme avant.

Belle voulut ajouter qu'ils s'étaient confessés il y avait à peine deux semaines, mais elle se ravisa, consciente qu'on ne s'obstinait pas avec le représentant de Dieu.

— Il vous accueillera encore mieux au royaume des cieux le temps venu, prêcha le curé avec un air compatissant en pointant le ciel de son index.

Lorsqu'il entama le *Je crois en Dieu*, Belle sentit soudainement comme une lourdeur dans sa poitrine. Elle hésita entre une impression de déjà-vu et un pressentiment...

Il n'était pas rare, ces derniers temps, que Belle ait mal dans tout le corps. Et elle n'en était qu'à la moitié de sa grossesse...

Pendant une seconde, elle se demanda si elle devait mentionner son état réel au curé Gagné. Elle ne voulait pas se plaindre, mais ne voulait pas lui cacher des choses non plus. Sans réponse évidente, elle joignit sa voix à celle de Sahi – Sahi, c'était le prénom du curé. Il permettait à Belle de l'appeler ainsi, et il était le curé Sahi pour les plus jeunes aussi.

Au deuxième *Notre Père*, elle avait décidé que ce n'était pas nécessaire de tout révéler. De toute façon, le docteur s'était montré rassurant, se rappela-t-elle, et tout irait mieux dès l'instant où Henri reviendrait.

Le curé Gagné insista pour la confesser avant de partir. Belle y consentit avec sa dévotion habituelle. Elle s'agenouilla, ferma les yeux, réfléchit un moment et débita ses péchés. Elle se devait d'être plus forte et moins paresseuse.

L'homme à la panse bien ronde l'écouta avec attention, puis lui demanda de réciter un chapelet par jour pour mieux communiquer avec Dieu, ce qui lui donnerait de la force. Il aurait voulu lui proposer un rosaire, mais il savait Belle occupée. Non, un chapelet serait suffisant. Enfin, le curé bénit d'un petit signe de croix la femme dont le ventre s'agitait, en lui faisant promettre de saluer son mari de sa part, puis il partit.

Belle avait toujours été pieuse. Plus encore depuis qu'elle s'était mariée et qu'elle avait eu des enfants. Elle priait pour eux, pour son mari. Elle se disait qu'avec Dieu à ses côtés, tout irait bien. Quand son mari commentait sa trop fervente dévotion, elle répliquait qu'elle devait prier pour deux, ce à quoi Henri se contentait de sourire.